

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Lean In. Women, Work and the Will to Lead, Sheryl Sandberg
(with Nell Scovell), New York, Alfred A. Knopf, 2014 [2013]

Mélanie Girard

Volume 12, Number 1, November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038377ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038377ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, M. (2016). Review of [*Lean In. Women, Work and the Will to Lead*, Sheryl Sandberg (with Nell Scovell), New York, Alfred A. Knopf, 2014 [2013]]. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 12(1), 261–264.
<https://doi.org/10.7202/1038377ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Comptes-rendus de lecture

Lean In. Women, Work and the Will to Lead

Sheryl Sandberg (with Nell Scovell), New York, Alfred A. Knopf, 2014 [2013].

PAR MÉLANIE GIRARD

Université de Hearst

Certains l'ont désigné de nouveau manifeste pour les femmes dans le monde du travail. D'autres en ont décrié le caractère pseudo-féministe. Quoi qu'il en soit, *Lean In. Women, Work and the Will to Lead*, le livre de Sheryl Sandberg, directrice des opérations de Facebook, a eu un effet retentissant dès sa sortie en 2013, devenant rapidement un *# 1 National Bestseller* aux États-Unis.

Le livre se veut une forme de guide pratique, pour les femmes (d'affaires) contemporaines, sur la façon de réussir, de diriger, sinon de survivre, dans un monde du travail où les postes supérieurs sont encore largement détenus par des hommes. Mais il semble s'adresser à un type de femmes, voire à une classe de femmes bien spécifique, celles du *Corporate America*, issues de la classe moyenne supérieure. Née de parents instruits – à une époque où, de façon générale, les femmes l'étaient peu –, Sandberg rapporte avoir grandi dans un contexte familial où l'accès à l'instruction n'était

ni mis en cause, ni même genré. On la lit rapportant des techniques utilisées par sa mère, lors de la résolution de conflits, qui consistaient à obliger chaque enfant à rendre compte du point de vue de l'autre avant de se prononcer sur sa propre perception des choses. Si de tels éléments autobiographiques peuvent avoir le mérite de présenter un modèle à émuler, ils peuvent aussi rebuter, faute qu'on puisse s'identifier aux circonstances et aux anecdotes relatées par l'auteure.

Puisant son inspiration dans le comportement des enfants, l'auteure prône l'honnêteté et la distanciation, la placidité ou le stoïcisme. D'une part, il semblerait qu'il suffise que les gens se parlent honnêtement (*less is more*), et ouvertement, en faisant appel à des techniques qui ont tout de la saveur d'un cours de base en gestion de la communication interpersonnelle, pour que les problèmes de communication entre hommes et femmes, entre patrons et employés, s'estompent. D'autre part, paradoxalement, tout comme l'enfant qui peut, en quelques secondes, passer des pleurs au rire, il faudrait, après une expérience professionnelle désagréable, être en mesure de se secouer, voire d'occulter et de reprendre les rênes. Ainsi, si le ton est souvent humoristique, il peut aussi sembler condescendant, moralisateur. Peut-être faut-il y voir un simple excès d'idéalisme...

Puisqu'il prend la forme d'un essai largement autobiographique, on peut s'attendre à ce que le message de l'auteure soit porté par des incidents vécus qui illustrent les traitements différenciés que subissent garçons et filles, hommes et femmes, ou encore, qui relatent l'importance de s'exprimer clairement dans des situations difficiles; cependant, on peut également, par instants, avoir l'impression de faire la lecture du curriculum vitae de Sheryl Sandberg et en être quelque peu agacé. Mais peut-être ce sentiment est-il attribuable au sexe de l'auteure, nous dirait Sandberg, qui, tout au long de l'ouvrage, soutient, à l'aide de nombreux chiffres et exemples, que la réussite est moins « naturelle » pour les femmes qu'elle ne l'est pour les hommes, phénomène

qui résulte d'une politique de deux poids, deux mesures profondément enracinée dans l'esprit collectif (*he's the boss, she's bossy*).

L'ouvrage est par ailleurs assez bien documenté en ce qui a trait aux études qui rendent compte des différences entre filles et garçons, entre hommes et femmes, que ce soit quant à la socialisation qu'ils subissent, aux aspirations qu'ils entretiennent ou à la façon dont ils vivent leur rapport au travail ou à la famille. Ainsi, sur le plan descriptif, Sandberg arrive en bonne partie à rendre compte de ce qui caractérise, à l'heure actuelle, la dimension sexuée du rapport à l'instruction et au monde du travail. Mais sur le plan théorique, l'ouvrage prend la forme d'un témoignage aux prétentions praxéologiques, l'essentiel des preuves à l'appui des idées avancées reposant sur l'expérience personnelle de Sandberg et de ses homologues féminines, qui ont étudié à Harvard, ou à Princeton, ou à Yale... et qui, comme elle, ont opté pour une stratégie qui consiste à être « souriantes, mais insistantes », à « s'asseoir à la table » avec les hommes, sans toutefois se montrer trop menaçantes ou agressives – autrement dit, trop « masculines » –, se dessinant ainsi des parcours professionnels « à la carte » tout en prêchant la solidarité féminine.

Si l'ouvrage a le mérite de fournir des conseils et astuces pour la réussite des jeunes cadres; et des pistes d'action intéressantes pour les chefs d'entreprise quant à la façon d'articuler travail et famille (fournir des stationnements à proximité de l'édifice pour les femmes enceintes) et de gérer les relations hommes-femmes (éviter les repas d'affaires en soirée avec des membres de l'autre sexe), il souffre d'une certaine vacuité intellectuelle. En effet, il est difficile d'imaginer en quoi le fait de « jouer les hommes tout en jouant les femmes » engendre une réelle réflexion sur la nécessité de penser autrement que de façon dichotomique le genre et les relations de genre ou d'engager une discussion de fond sur le sexisme institutionnel.

Certains verront peut-être dans l'essai de Sheryl Sandberg l'aboutissement pragmatique de l'héritage du XX^e siècle en matière de relations de genres et de leur corollaire, la conciliation

travail-famille. Mais l'on peinera à imaginer que les Simone de Beauvoir, qui, il y a déjà plus de soixante ans, déconçaient « l'éternel féminin », ou les Judith Butler, qui critiquent aujourd'hui la « performance du genre », s'en trouveraient convaincues.